

Institution pédagogique

Les musiques d'avenir prennent forme à la HEM

Avec Béatrice Zawodnik, la Haute École de musique a trouvé une nouvelle directrice et musicienne pour relever les défis de demain.

Rocco Zacheo

À quoi tient, au premier abord, un changement de règne dans une grande institution? À une mutation subtile de la topographie des lieux, pourrait-on dire en se faufilant dans les couloirs et les pièces où siège l'administration de la Haute École de musique de Genève (HEM). Ici, une porte de bureau, et avec elle toute une histoire, s'est fermée il y a un mois et des poussières, lors du départ à la retraite de Philippe Dinkel, directeur emblématique de l'établissement pendant deux décennies.

À quelques pas de ce qui a été son petit quartier général, une autre porte s'ouvre désormais au visiteur, vers les lieux où officie celle qui lui a succédé, Béatrice Zawodnik. Cet espace lumineux aux larges fenêtres tournées vers la ville, au mobilier clair et accueillant, semble symboliser un pan de la personnalité de la nouvelle condottière et résumer aussi l'empreinte qu'elle entend imprimer au pôle pédagogique.



Béatrice Zawodnik a pris les commandes de la Haute École de musique en janvier, succédant à Philippe Dinkel. LAURENT GUIRAUD

Des filières à réviser

La directrice nous accueille en posant avec aisance à l'heure du portrait photo, regard droit et pétillant, petit sourire malicieux en coin. Puis, assise face à sa table de travail posée en diagonale, elle déploie d'un verbe fluide et abondant tout ce qui va l'occuper durant les années à venir. Une charge et des responsabilités qu'elle connaît en grande partie, à vrai dire, pour avoir évolué auparavant, durant trois ans, au poste stratégique de responsable de la coordination de l'enseignement. «J'ai une vraie connaissance du terrain, c'est un atout déterminant, un gain de temps dans l'analyse, par exemple. Mais cela n'est pas nécessairement un avantage, nuance-t-elle. Ici, je me suis fait connaître dans un rôle autre que celui que j'incarne aujourd'hui; il

faut désormais que je m'en dégage pour investir ma nouvelle position aux yeux de mes collaborateurs.»

Les dossiers imposants à aborder ne manquent pas. Dans l'énumération qu'en fait Béatrice Zawodnik, en fil rouge, celui de l'ouverture à la ville et au monde se dégage avec force. «Il faut œuvrer à ce que les Anglo-Saxons appellent le «glocal», autrement dit parvenir à un équilibre fructueux entre l'action locale et le rayonnement international.» Les stratégies à déployer sont identifiées, les mesures à prendre aussi: il est question de renforcer la communauté de la HEM, dans ses différents segments professionnels et étudiants.

On envisage par ailleurs de renouveler et renforcer la communication avec l'extérieur à travers

une nouvelle identité visuelle et un site internet rénové notamment. Il s'agira aussi, en accord avec les homologues de la HEMU de Lausanne, de mener à bon port la révision des filières master, qui ont dix ans d'âge et ne répondent plus pleinement aux exigences imposées par le marché du travail. «Il faut mieux accompagner les projets atypiques de ces étudiants qui entendent cheminer en croisant les disciplines, en travaillant dans l'interculturalité ou dans toutes sortes de médiations.»

Une carrière prolifique

Il y a enfin tout ce que la vocation portant sur la Cité de la musique continue de générer comme réflexion. «La campagne qui a précédé le refus du projet nous a permis de mieux appréhender

l'image que nous donnons de nous à l'extérieur. Il paraît évident qu'elle est réductrice, peu et mal connue.» Voilà qui renforce la nécessité d'ouverture vers la population et les nombreux acteurs culturels de la place. Au demeurant, une autre nécessité, bien plus urgente, reste insatisfaite avec le rejet du projet par le peuple de la Ville: celle de doter ce pôle pédagogique d'excellence, réputé à l'échelle internationale, d'infrastructures modernes et concentrées en un seul lieu.

Sur ce front, tout ou presque reste à faire. «L'élaboration du projet architectural de la Cité de la musique nous a permis d'identifier nos besoins. Aujourd'hui, il s'agit de remettre tout à plat, de repenser complètement le

concept en tenant compte non seulement de nos exigences actuelles, mais aussi de celles auxquelles nous serons confrontés à l'avenir.» Pour ce dossier, éminemment politique et pour tous les autres, la HEM a trouvé une figure qui saura défendre ses intérêts.

Hautboïste à la carrière prolifique, tant dans le répertoire baroque que contemporain, mais aussi pédagogue au long cours, Béatrice Zawodnik a une connaissance intime de la condition de musicien, en devenir ou accompli. Ses qualités managériales, consolidées en 2020 par un master en administration publique à l'Université de Lausanne, complètent un profil riche. L'aube du nouveau règne est déjà sereine et déterminée.



Hans Egidi, altiste de l'Ensemble Contrechamps.

Retour d'Arctique

Théâtre du Grütli

De leurs séjours en Finlande, Alexandre Simon et Cosima Weiter rentrent avec un «Nord» qui fond théâtre, vidéo et musique.

Après l'ex-Allemagne de l'Est (d'où elle rapporta «Funkhaus», «Marzahn» et «Volks/Bühne»), les États-Unis à l'ouest («Highway», «Angels») puis l'Angleterre («Royaume»), la Cie avec met le cap vers la destination la plus septentrionale qui soit: le cercle polaire arctique. Depuis la fin de 2017, le vidéaste Alexandre Simon et la poète sonore Cosima Weiter arpentent la toundra finlandaise dans l'optique d'«avancer dans ce vaste espace blanc, continuer la route, ne serait-ce que pour voir ce qu'il y a au bout». Leur modus operandi varie peu quel que soit le point cardinal visé: il filme, elle écrit. De retour au bercail genevois, le binôme confronte images et textes récoltés aux comédiens qui les porteront - et auxquels s'ajoutent, pour la première fois, quatre musiciens de l'Ensemble Contrechamps.

Comme toujours, du mariage visuel et scriptural émane une lenteur toute contemplative. Du décor urbain on passe au paysage de glace, des arbres verts aux plaines enneigées: l'écran reflète au sol de splendides travellings choisissant la marge au détriment de la carte postale. La prosodie, elle, se partage entre l'auteur, dont on entend ici et là la voix préenregistrée, et les trois comédiens - Lara Khattabi, Coline Bardin et Pierre Moure - qui livrent son récit au micro, quand ils ne vont pas, à tour de rôle, se placer tels «des signes indéchiffrables» devant le grand panorama blanc. Enfin, entre deux prises de parole, l'altiste Hans Egidi, les violonistes Maximilian Haft et Raya Raytcheva, et la violoncelliste Martina Brodbeck, ensemble ou séparément, viennent délier les nuages ou cristalliser les flocons en direct, jouant des compositions des Finlandaises Kaija Saariaho ou Lau Nau.

La partition textuelle de «Nord» s'intéresse pourtant moins aux autochtones rencontrés en chemin que les précédents titres de la compagnie. Certes, on entend s'exprimer tour à tour une nivologue, un forestier, un chauffeur de bus, une commerçante, un fabricant de papier et un éleveur de rennes. Transpirent du reste de leurs discours les étendues, les distances ou le froid. Mais tous, l'un après l'autre, font état d'une même fascination béate pour cette voyageuse solitaire - celle dont l'identité se confond avec Cosima Weiter - qu'ils ont aiguillée vers un nord toujours inaccessible, et dont la rime avec la mort ne doit rien au hasard. Si bien que le road-movie vire à l'ego-trip, et qu'on est pris d'un violent désir de sud.

Katia Berger

«Nord» Jusqu'au 20 fév. au Théâtre du Grütli

Un artiste genevois fait voyager ses peintures par la poste

Galerie Humanit'Art
Jean-Luc Farquet décore et affranchit des enveloppes qui permettent de correspondre avec humour et en couleur.

Jean Cocteau, Jean Tinguely ou Niki de Saint Phalle s'y adonnaient avec une poétique délectation. Si les plis illustrés apparaissent au milieu du XVIII^e siècle, utiliser les services de la poste pour s'adresser des courriers artistiquement décorés prend son réel essor avec le mouvement Dada et les surréalistes, élan poursuivi par les membres de la mouvance Fluxus dans les années 60. Ce mail art, ou art postal, possède à Genève un disciple très actuel: Jean-Luc Farquet. À la galerie Humanit'Art, le plasticien genevois né en 1961 expose des dizaines d'enveloppes peintes de tous formats et prêtes à l'envoi.

Dûment affranchies et portant



Prêtes à l'envoi, les enveloppes richement décorées sont toujours dûment affranchies. JEAN-LUC FARQUET/HUMANIT'ART

un espace réservé pour inscrire l'adresse du destinataire, ces œuvres recto verso sont ainsi destinées à voyager d'une boîte aux lettres à l'autre. «Il y a quelques années, j'avais participé à un pro-

jet d'art postal avec une trentaine d'artistes de la région, explique ce diplômé de l'École supérieure d'art visuel (ESAV) de Genève. Nous nous sommes envoyés des enveloppes peintes durant quatre

mois. Ce que je recevais m'a tellement touché que j'ai continué.»

Depuis 2012, Jean-Luc Farquet produit donc une pièce par jour. Évoquant parfois l'art brut, ses créations très colorées sur lesquelles apparaissent personnages - souvent sous la forme d'autopourtraits -, structures géométriques, tampons et textes mêlent toutes sortes de techniques; elles sont recouvertes d'une couche de vernis afin d'unifier l'ensemble. Usant du collage, de l'encre de Chine, de feutres, parfois de gouache et d'aquarelle, l'artiste projette sur le papier ses «espaces mentaux» et ses «mouvements de pensées», reflets de son humeur du moment: «L'enveloppe quotidienne exprime mon état d'esprit de la journée.»

Adeptes du recyclage, le Genevois pioche dans «les brouillons de la famille», soit les courriers administratifs ou les documents du temps de la scolarité de ses enfants, mais récupère aussi dans la

rue de vieilles affiches ou des listes de courses tombées des poches des passants. Sous les bonshommes peints et à côté de réflexions philosophiques issues de lectures savantes affleurent soudain, avec humour, des additions rédigées par une jeune main sur une feuille quadrillée ou le tampon d'un quelconque Office fédéral.

Parallèlement à cette activité artistique un peu timbrée, Jean-Luc Farquet, qui est aussi comédien, «joue les malades». Comprenez que pour gagner son pain, il endosse le rôle de patient simulateur pour des étudiants en médecine, en pharmacie ou en physiothérapie lors d'exams ou de formations. Les symptômes les plus compliqués à contrefaire? «Ceux du delirium tremens, sans aucun doute!» Irène Languin

Jusqu'au 12 février chez Humanit'Art, 14, rue du Diorama. Ma-ve 14 h-18 h 30, sa 14 h-17 h